

Les vivants et les morts

PAR CHRIS MAYOR

*...car ce n'est pas à des anges
que Dieu a soumis le monde à ventr...*

HEB. 11-5.

DANS la voiture luisante et bourdonnante comme un insecte, le conducteur ronronnait. Lorsqu'il s'arrêta le long des jardins et que le voyageur l'eût royalement récompensé, il attendit que le soleil fût plus bas, pour repartir dans une ville de corail. Cet instant permit au voyageur de revenir sur ses pas. Son chapeau blanc à larges bords, son manteau flottant avaient des reflets d'argent. Il vint à la voiture, ouvrit la portière, prit sur la banquette une étrange chose légère et lumineuse, toute ronde, qui vola un moment au-dessus de sa tête avant qu'il eût rabattu son chapeau et repartit d'une démarche impérieuse, un peu voûtée. C'est alors seulement que le conducteur reconnut l'archange Gabriel.



Gabriel se hâtait maintenant par les jardins déserts du crépuscule. Un grand vent y apportait déjà de contrées perdues loin dans l'Est l'odeur et les images de l'hiver prochain. Le soleil s'y décomposait, et ses éclats de verre givrés, repris par le plomb du fleuve, faisaient un vitrail sombre sous l'ogive des ponts. La ville repliait frileusement ses arbres dans les avenues. Saisie de peur à l'approche des géants muets de la saison glacée, elle allumait en

désordre une constellation tremblante de feux et de lampes d'alarme. Le ciel droit comme un front d'enfant malade avait une roseur de fièvre. Gabriel écoutait distraitement la ville geindre et frémir comme un dormeur, et la cadence régulière de sa pulsation la plus profonde : le pas des hommes d'armes dans les rues éloignées. Dans ces jardins royaux, peuplés de statues tristes, l'armée ennemie n'entrait pas. Le monde froid de brume et de métal qu'elle apportait entre les taches vives et ses drapeaux s'arrêtait aux frontières de cette puissance morte. Les soldats eux-mêmes reculaient devant la saisissante douleur de ces sentinelles de pierre qui se souvenaient d'avoir été des hommes. Au-delà, c'était entre des chevaux cabrés l'ouverture d'une place rayonnante où se plantait, comme un manche de dague, une borne d'énigmes — puis l'avenue triomphale pleine d'images dansantes — puis, tout au fond, l'arc immobile et clair, le lourd aimant tirant la limaille étoilée des maisons et des brouillards. Les bruits s'étouffaient lentement, mer qui se retirait, laissant derrière elle comme des algues un entrelacs de rues désertes. Et Gabriel pensait à ce peuple nocturne qui attendait la marée.

Quelqu'un vint parmi les arbres. Gabriel reconnut le garçon qui lui avait demandé cet étrange rendez-vous, et fit quelques pas à sa rencontre. Il fut frappé de la dureté de son regard. La dureté froide qu'il avait vue dans les yeux de certains guerriers n'avait pas ce cerne lumineux et riche, cette secrète profondeur de domaine interdit.

— Je vous ai fait attendre, dit-il. Et sur le même ton uni : Je m'appelle Vincent.

— Vous avez raison, dit Gabriel.

— Je m'excuse de ce rendez-vous. Tout à l'heure, nous irons chez moi... mais je ne pouvais vraiment pas vous y attendre. Ce... ce n'est pas un endroit pour les anges. On... Il hésita et dit très vite : On n'y croit pas. Et puis...

— Vous cherchiez un endroit libre, acheva Gabriel.

Vincent rougit : Libre, c'est aussi votre avis, n'est-ce pas ? C'est un endroit tellement extraordinaire. Ils n'y viennent pas. Son regard se durcit encore. Ne croyez surtout pas que j'aie peur... d'eux. Seulement, c'est comme pour parler des démons : il faut choisir un endroit qu'ils aient déserté. Cela ne vous fâche pas, que je parle des démons ?

— J'en connais beaucoup, dit sérieusement Gabriel.

— Evidemment... Vincent le regarda curieusement... Vous connaissez aussi l'Enfer ?

— Non. C'est peut-être le seul point où vous soyez plus... avancés que nous. L'Enfer, c'est la séparation. Nous ne sommes jamais séparés.

— Il... Vincent se mit à rire. J'allais dire une chose bête... J'allais dire qu'il vous manque quelque chose.

— C'est vrai, dit Gabriel, il nous manque la réconciliation.

Le soleil grésilla au ras des collines. D'un coup, les ombres s'allongèrent jusqu'à se confondre avec la brume. Et ce furent, par des teintes de plus en plus sombres, les prologues de la nuit.

— Mais c'est de votre aide que j'ai besoin, ajouta Vincent après un silence.

— C'est pour cela que je suis venu, dit Gabriel.

— Merci, dit Vincent. Ses idées tournèrent comme un phare. Il fit face à Gabriel. Il ne faudrait pas qu'ils détruisent cette ville.

— En tout cas, ils l'ont minée.

— Au sens propre ?

— Vous voulez dire : Par le sol ? Par le sol aussi. Mais par l'âme d'abord. Le sens propre, comme vous dites, vient toujours après l'image. Cette ville est encore intacte, et pourtant... Il y a en elle une tristesse qui est plus, et autre chose, que la tristesse de ses habitants.

— Cela, c'est exact. J'avais cru que c'était mon inquiétude que j'y retrouvais, qu'elle me la renvoyait comme un miroir, mais c'est autre chose.

— Je ne suis pas dans cette ville depuis longtemps, dit Gabriel, mais je n'ai pas encore entendu sa voix. On dirait qu'il y avait ici un timbre, un ton qui lui donnaient son vrai sens, sa vraie place, et que maintenant son angoisse est celle d'une femme muette qui passe sa nuit à essayer un cri, toujours le même, et jamais n'y arrive...

— Vous parlez bien, pour un ange. C'est vous qui étiez de garde au Paradis Terrestre, après la faute ?

— Non. C'est un autre. Il y est toujours, d'ailleurs. Toute cette vieille histoire vous intéresse encore ?

— Oui. J'ai une grande tendresse pour l'enfance du monde... Quand on ne s'était pas aperçu que tout était à recommencer, perpétuellement...

Dans le jardin, les statues frémissaient. Les plus lointaines

effleuraient déjà la nuit du bout du pied, pour la connaître avant que d'y plonger. D'autres s'essayaient à marcher sur les pelouses. Les sentinelles sourdes se gantaient de noir.

— Quand on n'avait pas appris cette belle tristesse, dit l'ombre de Vincent, statue de sable parmi les autres.

— Vous parliez de mon aide, dit Gabriel. C'est cette menace contre votre ville qui vous inquiète ?

— Pas exactement. Mais, à la hauteur où je vis en ce moment, toutes les lignes se confondent. Et comme cette ville est ce que j'aime le plus au monde...

Gabriel sentit monter vers lui un appel d'enlisé :

— A quoi puis-je vous aider ?

— A mourir, dit Vincent.



Ils sortirent du jardin. La nuit était tirée au ras des toits. Sous les arcades, des femmes rapides, des sentinelles droites, des groupes de soldats. Les vainqueurs assiégés n'osaient plus sortir seuls. Le sol tremblait de machines souterraines. Une voiture approcha en silence, feux éteints. Elle ralentit à peine pour prendre Gabriel et Vincent, et tourna aussitôt dans une rue gardée par un cavalier d'or. Un grand garçon aux cheveux en désordre la conduisait.

— Il ne faudrait pas qu'ils nous arrêtent, dit Vincent.

— Nous serions bons, précisa en riant le conducteur.

Gabriel sentait en lui le grand désir de les défendre, de les sauver. Il épia les barrières blanches, les guetteurs immobiles aux carrefours, les lanternes dansantes, tout ce qui aurait pu être un signe ou une menace.

Un appel éclata derrière eux. Rayonnante de faisceaux, vibrante de sirènes, une puissante machine les dépassa, mugit, reprit de la vitesse. Ils eurent le temps d'y reconnaître les parements rouges d'un officier. Vincent se pencha en avant, tandis que le conducteur, du même réflexe, tournait la tête. Les deux visages flottèrent un moment à la même hauteur. Ils se comprirent et sourirent. La voiture frémit, s'allongea dans le sillage de l'autre, tendit ses phares comme des antennes. Un barrage fut franchi en pleine vitesse. Des coups de sifflets partirent. Gabriel se retourna. Des om-

bres gesticulaient, ridiculement rapetissées par chaque seconde, retournaient à la nuit pleine d'étincelles. La ville s'animait d'une vie contenue, rassemblait ses maisons comme un troupeau de lions à demi éveillés, des taureaux assyriens brûlant des victimes, des figures immobiles aux ailes de pierre lentement métamorphosées en ailes de chair. La voiture militaire vira au frein sur une petite place. Ils la suivirent. Il semblait que les officiers comprenaient le sens de cette course, qu'ils se piquaient au jeu. Tout cela échappait encore à Gabriel. Il sentait seulement que cette joute engageait beaucoup plus qu'une lutte de vitesse. Pour défier ainsi toute prudence, il fallait qu'un enjeu inconnu fût en cause. C'était maintenant une longue avenue d'arbres mutilés. Les deux machines phosphorescentes s'enfonçaient dans la nuit comme des foreuses. Le bruit des moteurs se faisait plus aigu, s'affinait en hurlement de bête torturée. Vincent cria quand ils se rejoignirent. Les deux conducteurs avaient la même expression fermée, les lumières vibraient dans la ville sombre, balles traçantes. Lentement, l'autre voiture décolla, regagna du terrain. Vincent était courbé sur le dossier, entièrement pris par la course, inondé d'une nouvelle beauté. Gabriel n'y retrouvait plus les lèvres dures qui avaient parlé de la Mort. Un nouveau virage, puis le vide, un boulevard large entre des parcs, les maisons reculées, apeurées. Les autres gagnaient toujours. Le conducteur aux cheveux fous grogna quelque chose, et Gabriel s'aperçut qu'ils revenaient de toutes leurs forces. Sur cette ligne vertigineuse enfoncé dans la ville, c'était une lutte de planètes. La voiture cria de tout son corps. Gabriel vit de nouveau des parements rouges, à reculons cette fois et bientôt perdus dans l'éventail des phares. Ils coururent encore sur leur lancée, avec une route vide devant eux, puis le conducteur les jeta dans une rue de traverse, coupa ses lumières, et s'arrêta au bord du trottoir. Quelque part derrière eux, une course continua, folle et sans but. Enfin un silence bourdonnant s'installa. Vincent se mit à rire.

— Ils ont été sport, dit le conducteur. S'ils nous avaient eus, c'était au moins deux ans.

— Oui, mais ça valait la peine, dit Vincent.

Le pas d'une patrouille naquit du silence. Ils repartirent. Quelques rues plus loin, Vincent et Gabriel descendirent. A tout à l'heure, dit le conducteur. Ils sourirent à des choses secrètes. La

maison pesait de toute son obscurité sur l'argent du sol. Très haut, un fil de lumière bleue découpait une fenêtre.

— Mon père, dit Vincent. Toute la nuit, il reste assis devant sa table, les mains tombantes.

— Il pense ? dit Gabriel.

— Oh non, répondit vivement Vincent, c'est tout à fait différent. Il rêve.



— Un nouvel ami, avait dit Vincent.

— Vous conspirez aussi ? demanda le Père.

— A ma manière, dit Gabriel. Le vieil homme était immobile, raidi dans son fauteuil comme dans un tombeau. Ses mains pendaient, ouvertes. Durant ses heures de solitude, il se refusait au mouvement, se fiant à la sève ardente de ses songes pour gonfler son écorce de vivant. Le seul geste qui donnât à ses mots une expression était un demi-hochement de tête, une perpétuelle ébauche de négation. Au-dessus de lui, une très belle eau-forte figurait un gisant entouré de prières. Gabriel s'y arrêta.

— Voilà ce que je vous souhaite à tous, dit le Père. Les jambes droites, les mains croisées, la bonne position pour plonger dans la mort.

— Il y a beaucoup de morts, parmi les vôtres ?

— Passablement, dit Vincent. Mais nous n'avons pas le droit d'y penser.

— Je le sais, ce que vous pensez, dit le Père, et il sembla se démentir en hochant la tête. Mais nous n'avons plus peur de la mort. De mourir, tout au plus. Après...

— Vous êtes croyant ? demanda Gabriel, troublé.

— Non, dit le Père.

Un timbre vibra dans la maison. Il y eut des pas, des portes fermées. Sous le voile bleu d'un abat-jour, une seule tache de lumière cernait un livre ouvert. Un signet plat aux lignes tourmentées divisait plusieurs colonnes de versets. Une Bible, pensa Gabriel.

— Ce doit être Christel, dit Vincent. Je lui dis de monter ? Le Père hocha la tête. Les pas se rapprochaient. Vincent sortit et appela. Des horloges sonnaient sur la ville.

Christel entra.

— Bonjour, dit-elle à Gabriel. Comment va ?

Elle embrassa rapidement le front du vieillard. Ses pommettes saillantes troublaient curieusement son visage de guerrière du Nord. La dureté des yeux répondait au regard de Vincent. Gabriel chercha lequel était le reflet de l'autre.

— Des nouvelles ? dit Vincent.

— Je sais ce qu'ils ont fait de Phil. Elle secoua la tête et s'éclaboussa de boucles. C'est... atroce. Ils l'ont attaché à une pelle plantée par le manche, et ils l'ont flagellé à coup de nerf de bœuf, en se relayant, pendant que la lame de la pelle lui entraînait dans le dos...

— C'est une nouvelle méthode, dit Vincent.

— Oui... Ils ont dû recevoir une circulaire détaillée, expliquant la chose... scientifiquement. Peu de risques d'évanouissement, et la peur... Tu comprends cette chose ignoble, une pelle...

— Il a parlé ?

— Je ne sais pas. Moi, je crois que j'aurais parlé.

Elle se tourna vers Gabriel, sans défi :

— Et pourtant je suis courageuse.

— Contre l'horreur, il n'y a pas grand'chose qui tienne, dit le Père.

— Où est-il, maintenant ? demanda Vincent.

Elle prononça le nom d'une prison. Le Père hochait la tête. On ne connaissait personne qui en fût sorti. Au-delà, c'était la mort, ou bien le départ pour des pays froids, dans des travaux de damnés.

— Encore un à oublier, dit Vincent.

Et il laissa sa main effeuiller sur les notes basses du piano le thème de l'Hymne à la Joie.

— J'attends toujours, dit-il encore, parlant très vite, ce moment-là dans la *Neuvième*. Je voudrais que le chef se tourne vers le public et crie : « Et maintenant, tous en chœur ! Et que les gens chantent, et chantent... bien. »

— On ne sait pas se servir de la vie, dit Christel à voix plus haute. Il devrait exister des commis-voyageurs pour annoncer dans les maisons que la Joie existe, et la preuve c'est qu'on a mis de la musique autour. Les gens croient toujours ce qui est imprimé.

— Et, pour qu'ils s'en aperçoivent, on les priverait d'un sens pendant quelque temps.

Vincent jetait ses mots comme une incantation. On eût dit qu'il se hâtait, pour empêcher un absent d'élever la voix contre eux.

— Pendant un mois, ils seraient aveugles, ou sourds, et le jour de leur guérison, on ferait une grande fête, où on leur montrerait tout ce qu'il y a de beau à voir, ou à entendre...

— Et ils auraient vu et entendu de telles choses, dit le Père, qu'ils demanderaient tout de suite à redevenir aveugles et sourds.

Ils rirent tous les trois, et Christel, sans abandon, laissa tomber sa tête sur l'épaule de Vincent. Etrange peuple, pensa Gabriel. Il osa prononcer le nom de Phil. Vincent avait sur le visage un sourire absent.

— C'était notre meilleur ami, dit Christel.

Dès que les jeunes gens furent sortis, Gabriel sentit la puissance de ce monde immobile que le Père s'était fait. Il lutta avec sa propre pensée, et lentement s'approfondissait, à la recherche d'un accord unique. Par une curieuse contradiction, son visage s'animait quand il fermait les yeux, et son sommeil devait être en lui l'image la plus éloignée de la mort. Devant cette chute arrêtée, aux bras tendus, Gabriel devinait une exigence peu commune, et sous ce masque d'intellectuel, une rigueur de paysan. Dans la rue, il y eut encore des pas cadencés. Le Père ouvrit les yeux et hocha la tête.

— Pourquoi les haïssez-vous ? dit Gabriel.

— Je ne crois pas les haïr... Rien de ce qui exalte la vie ne peut me laisser indifférent. Ce n'est pas ce qui en eux est une fidélité ou la persistance d'une mythologie qui me choque... Au contraire. Mais ce qu'ils ont trahi.

— Ce qu'ils ont trahi ?

— Tout cela... Sa main enfin se leva et désigna vaguement les murs incrustés de livres, les eaux-fortes, les moulages de mains et de torsos. Ils n'ont pas osé le nier. Moi, j'aurais pardonné. C'eût même été assez beau. Brûler les légendes pour les vivre. Brûler les images pour en garder de plus riches au fond de soi. Briser les statues pour sculpter un héros dans sa propre chair... Mais ils n'ont pas osé. Ils ont préféré créer de fausses légendes, des images grossières, des statues maladroites. Je crois que c'est cela, le péché contre l'esprit... Il sourit : Vous voyez que je ne tombe pas dans

les mêmes pièges... Mais ceux qui combattent avec moi ne le savent pas. Ils croient combattre pour des idées d'hommes. On ne combat que pour... une certaine beauté.

— Ou pour Dieu, dit Gabriel.

— La beauté, c'est Dieu...

Les mains retombèrent, mortes. De nouveau, un hochement de tête prolongea la phrase, comme s'il fallait y chercher plus, et autre chose. Sur la longue cheminée de marbre noir, les formes de pierre se dressaient, victorieuses des hommes. Toute œuvre s'y montrait comme une défaite consentie par les vivants. L'autre création n'était pas cela, pensa Gabriel, et il se prit à admirer les choses humaines.

— C'est notre seule chance, vous comprenez, continuait le vieillard d'une voix plus faible. Dans cette solitude où nous sommes, sur quoi avons-nous encore des droits ? Sur la beauté, sur la souffrance. Sur la chair, sur le sang... Vous me parliez de Dieu. Pour nous, il commence à l'homme, à Christ. Le sens de l'Incarnation, c'est que Dieu peut entrer dans l'homme, dans chaque homme... Sa voix reprit de la force. C'est cela que nous cherchons, et... Il désigna du regard la porte où étaient sortis Vincent et Christel. Et qu'ils cherchent, sans trop s'en douter... Evidemment, à chercher ainsi Dieu en nous, il se peut que nous arrivions à nous crever la poitrine, mais... Il se renversa en arrière. L'image du gisant lui apparaissait debout.

— Celui-ci a trouvé, dit-il gravement.

Le silence l'entoura d'une raideur sacrée, comme une armure. Gabriel en chercha le défaut.

— Si c'était votre fils ?

— Je l'envierais...

Ce n'étaient ni la douceur, ni la crainte avec lesquelles les vieillards parlent de la mort. Mais une résolution calme de jeune homme. Gabriel pensa qu'un lien très fort devait l'unir à son fils, et que leurs deux vies travaillaient à s'enrichir. Le Père comprit sa pensée et la nia en hochant la tête, mais cette fois avec intention. Sa bouche tremblait légèrement.

— Non... Je l'envierais comme tout autre gisant. Voyez-vous, je crois qu'il y a entre un père et un fils une absence... définitive. Quelque chose d'infranchissable... C'est peut-être seulement l'absence de désir, ajouta-t-il nettement. Il réfléchit une seconde. C'est

curieux, mais sous beaucoup de rapports, l'espace qui me sépare de Vincent n'est pas moins large que s'il était mort. C'est cela que je voulais dire. La question n'est pas que l'image que j'aime de lui soit vivante ou morte, mais que cette image ne me déçoive pas... La communion avec la vie, avec sa vie, cela m'est interdit. Il réfléchit encore. Et si je voulais être très... lucide, je crois que je trouverais quelque chose d'assez trouble dans l'image de Vincent tué. Quelque chose comme le secret espoir de le connaître enfin... Interdit de communier avec sa vie, mais... peut être permis de communier avec sa mort. Ses traits s'étaient accusés. D'un demi-sourire, tout s'effaça : Voyez-vous, comme on en vient à désirer obscurément la mort d'un être qu'on aime... plus que toute chose. Enfin... cela vous explique pourquoi je n'envisage pas la mort comme vous.

— Oh, je ne suis pas en cause, dit Gabriel. Il me serait difficile de vous expliquer à quel point je vous comprends, mais... je pensais à eux.

— Eh bien, voyez-vous... ils sont très pris par leur action. Pour des motifs tout à fait différents des miens, évidemment. Mais pour Vincent, la question ne se pose pas. Il y a en lui cette sorte de fatalité qui ne mène qu'à la mort, elle aussi. Et ils s'aiment. Cela, c'est grave.

— Elle est sa fiancée ? Gabriel avait pris Christel pour la sœur de Vincent.

— Sa maîtresse, dit simplement le Père. Ils sont sur un plan très curieux, vous savez. Leur amour est une tentative de se séparer du monde, c'est même la reconstruction du monde, parce qu'ils l'ont nié. A la limite, c'est la mort. Vous voyez que tout y conduit. Moi...

Gabriel se voyait reculant sur une route obscure, tenant le Père par la main. Au bout de la route, une lumière clignotante. Cette pièce. Ces masques. Ces livres. De lourds alluvions du passé. Et une présence totale, plus forte que Dieu : la Mort. Sans linceul, sans faux, sans le décrochez-moi-ça des imaginations humaines. Comme un goût sauvage dans la bouche, et la curiosité de fruits inconnus.

— Moi, continuait le vieil homme, j'étais né pour cette création qu'« ils » ont trahie. On a parlé de moi, comme jeune écrivain... Ne cherchez pas. Parlé, pas écrit. A part quelques cri-

tiques. Et mon seul ouvrage publié, j'en ai racheté tous les exemplaires. Après un peu... très peu de temps, je me suis résolu au silence. Le mécanisme est le même, voyez-vous, pour peu qu'on cherche sa profondeur. A la limite de toutes les expressions, il y a le silence, comme à la limite de toutes les amours, la mort... Il ferma les yeux. Et l'extraordinaire... l'extraordinaire, c'est la puissance des images qui vous viennent alors. Le monde a des réactions de femme. On ne saurait croire ce que sont ses dons, pourvu qu'on le nie... Il sourit : Ne me prenez pas pour un maniaque de la mort. Mais si le grain ne meurt...

Gabriel tremblait. Devant ce vieillard prophétisant, il se sentait aussi démuni que lorsqu'il avait cru protéger Vincent. Je suis venu trop tard, pensa-t-il. Ou trop tôt ? Cette fierté, cette recherche d'une route unique, dans la solitude, tout cela échappait à son royaume. Quelle aide apporter à une race qui ne trouvait de forces que dans son abandon même ? Il était venu à la suite d'une prière de Vincent, qui semblait croire, et se confier. Mais il comprenait maintenant qu'on lui demandait un témoignage plus qu'un secours, et que cet appel dans la vie des hommes était aux bornes du défi.

Vincent et Christel rentrèrent. Ils avaient mis leurs manteaux, et Christel un foulard bleu noué lâchement. L'impatience de l'aventure les illuminait, leurs jeunes corps frémissaient comme des animaux avant la course.

— Vous venez ? dit Christel, la bouche entr'ouverte, les yeux mi-clos. Gabriel pensa qu'elle devait avoir ce visage dans l'amour.

Vincent adressa à son père un sourire rapide, et sortit. Christel, d'un geste dont elle eût ri chez une autre, le suivit pour relever le col de son manteau. Gabriel se leva à son tour, un peu bouleversé. Ce que Vincent lui avait dit au jardin flambait sur les muts, autour de ce vieillard calme. Il fut sur le point de lui crier la vérité. Malgré lui, ses mots se transformèrent.

— Et... dans cet abandon, VOUS pouvez croire en leur action ?

Il se tenait devant la porte entr'ouverte. Vincent et Christel l'attendaient en bas.

Le Père se pencha sur la Bible ouverte et déplaça le signet aux lignes cruelles. La lumière creusait de nouvelles blessures autour de son visage de dieu lassé.

— *Tout ce que ta main trouve à faire avec ta force, fais-le, lut-il, car il n'y a ni œuvre, ni pensée, ni science, ni sagesse dans le séjour des morts, où tu vas.*

Gabriel resta immobile le long du mur. Le Livre. Le vieillard. Le gisant. Une ligne qui les joignait, et les menait dans une sérénité pleine de vie à l'infinie désolation. Tout cela lui apparut éloigné, et fuyant de lui à une vitesse effrayante, jusqu'à ce qu'il ne vît plus rien qu'un mur lisse et sombre. Il s'aperçut qu'il avait refermé la porte.

— Mais il y a tout le reste, dit le Père dans la pièce vide.

Entre les barrières blanches, des soldats entraient. A chaque entrée, une boursofflure de lumière et de rires éclaboussait la rue, et aussitôt se perdait. Une seule sentinelle, engourdie, se balançait comme un ours le long de la façade.

Le cycliste repassa sans se presser. Sa veste de cuir brilla devant la sentinelle, qui ne bougea pas. Vincent et Christel, sous un porche voisin, semblaient fort occupés à s'embrasser. Gabriel, à demi invisible, observait la rue. Quand le Grand Chef tomberait au pouvoir de cette lumière hâtive, le cycliste repasserait, et... Justement, il venait de s'arrêter au carrefour, et s'affairait à une vague réparation. Alors, Vincent se jetterait devant la porte, un lourd paquet à la main. Il le balancerait. Le cycliste aurait le temps de s'enfuir. « Pourquoi lui ? » avait demandé Gabriel. Vincent n'avait pas répondu. Quant à Christel... Christel ? « A la limite, c'est la mort ». Peut-être incarnaient-ils l'intelligence du Père. Ou sa volonté... Gabriel frissonna. Devant la puissance d'un homme, il eut peur.

Les voix se turent à l'intérieur du Foyer. Puis ce fut un chant de femme. La sentinelle se retourna, comme pour voir à travers le mur. Des passants s'arrêtèrent. C'était une étrange chanson. Sur une cadence militaire et vivante, des paroles pleines d'ombre qui la démentaient, un tableau de ville morte, et l'appel d'une impossible union...

*Wie einst, Lily Marleen,
Wie einst, Lily Marleen...*

La voix s'enflait. Il y passait tout le vent des campagnes vaines, des victoires dont l'enjeu s'échappait, des conquêtes insaisissables. Quelque part, des lignes de cavaliers franchissaient les

frontières de l'Europe, avançaient sur des villes enflammées. D'autres montaient dans les brouillards de l'aube. D'autres veillaient sur la nuit cloutée d'or. Et le même vide se déployait devant eux, comme un drapeau. Et il fallait un espoir. Alors la voix chantait un jour attendu, les nuages s'évanouissant sur les fleuves, et une lointaine, si lointaine lumière.

*Wie einst, Lily Marleen,
Wie einst, Lily Marleen !*

Comme une vague se brise en roulement de galets, la chanson se fondit dans les applaudissements. Les gens de la rue, eux, demeurèrent immobiles. Gabriel découvrait les hommes. Ils avaient des pensées qui lézardaient le vieux monde, et des chants qui faisaient trembler les anges. Peu importait que cela concourût à leur destruction. C'était encore leur affirmation. Leur suprême défi.

Vincent et Christel ne bougeaient plus. La chanson, en passant sur eux, les avait pétrifiés. A l'image de son désir. *Wie einst...* Ils goûtaient pleinement une de leurs victoires, une possession totale qui ne se distinguait pas du total anéantissement.

Quelqu'un sortit du Foyer. Il portait l'insigne des hommes d'armes, mais Gabriel reconnut le conducteur de l'incompréhensible course. En passant à la hauteur de Vincent, il jeta : « Il sort » et s'éloigna rapidement. Quand il eût dépassé le cycliste, celui-ci remonta lentement en selle et revint vers les barrières. Vincent fit tourner Christel en simulant un nouveau baiser, afin de voir la porte de face. Gabriel, collé au mur, cherchait dans sa sensibilité d'ange une émotion qui fût égale à cela. Le cycliste avançait toujours. Si lentement qu'il allât, il était sur le point de dépasser la sentinelle. « Il va le manquer » pensa Gabriel, qui aussitôt s'étonna de trouver en lui des réflexes d'homme. Il ne regardait plus la porte, mais cherchait sur le visage de Vincent la beauté de celui qui va tuer. C'est quand il le vit abandonner Christel et se dresser, les bras suppliciés, une joie de crucifié dans les yeux, qu'il comprit que le Grand Chef venait de sortir.

Non. Ce n'était pas possible. Tout cela était concerté, truqué. Un homme immense, grandi par une tunique d'officier aux parements éclatants, en pleine lumière, attendant la mort, immobile, la sentinelle immobile, Vincent et le cycliste avançant avec une

lenteur sous-marine. L'homme ne criait pas, la sentinelle ne tirait pas, les deux exécuteurs s'approchaient. Qu'était-ce que ce spectacle au ralenti, ce sacrifice où chacun consentait, où tout était prévu et nécessaire depuis les siècles des siècles et les générations des générations ? Le Grand Chef de tous les hommes d'armes, ceux qui jettent des flammes et ceux qui s'enfoncent dans la mer, les volants et ceux qui portent de sombres étendards, les muets qui ont un collier de fer et ceux dont le vêtement est noir avec des ossements de métal, celui-là s'arrêtait en pleine lumière, à quelques pas de son meurtrier... Gabriel ne s'apercevait pas que l'intensité de la scène lui avait fait oublier le rythme du temps. Le regard de Christel, amoureux et sauvage, le lui rappela, et les choses redevinrent rapides et aveuglantes. A peine avait-il reconstitué le tableau de la rue, qu'il fut déchiré par un pointillé de bruits furtifs et cruels... Le cycliste disparaissait, les images se succédaient sans lien, comme un album vivement feuilleté. C'était le Grand Chef incliné dans la clarté des villes détruites, le visage collé à ses insignes. Puis son corps étendu en travers de la porte, avec une grande rumeur naissant derrière lui, et le geste de la sentinelle... Et brusquement, immense comme une statue de neige, le geste de Vincent qui lui répondait... Alors ils plongèrent dans le feu, et tous les vents tournèrent autour d'eux, joufflus et ailés comme on les voit sur les cartes, hurlant à déchirer la vie. Des ombres se disloquèrent, il vint des sifflets, des cris étrangers, et tout au fond un incompréhensible froissement d'étoffe. Gabriel volait parmi les ruines. Quand il reprit son apparence et sa démarche, Vincent et Christel, debout à côté de lui, revenaient vers l'explosion. Alors il sut que tout était accompli.

Vincent et Christel se hâtaient, sachant que la fuite les eût perdus, tandis qu'ils prenaient l'aspect de curieux venant aux nouvelles. Et ceux qui avaient vu agir Vincent étaient morts... Près des barrières tordues, dans un grésillement de ténèbres, on courait, on improvisait des secours. Des hommes d'armes surgissaient de tous côtés, barraient les rues. A quelques pas du mur déchiqueté, Vincent s'arrêta. Un corps noir à ses pieds. Le corps se retourna et gémit. Des insignes de métal brillèrent. Un guerrier. Christel repartait, mais Vincent s'agenouilla.

Le visage du blessé apparut dans la lumière. C'était un garçon de l'âge de Vincent. Sous le bonnet rejeté en arrière, une

mèche ensanglantée se tordait. A son col flambaient les petites têtes de mort. Vincent le soutenait avec un geste de Pietà et cherchait à comprendre ses paroles. Christel le regardait sans haine, mais avec un peu de répulsion. Gabriel devinait quelque chose d'encore inconnu derrière ces attitudes simples.

— Bouge pas, vieux, dit Vincent. Il y avait dans sa voix une grave tendresse, celle que les femmes n'entendent jamais. Le blessé dit quelques mots en langue étrangère, et fut pris d'un long tremblement. Vincent leva les yeux vers Gabriel.

— On peut quelque chose pour lui ?

— Prier, dit Gabriel.

Vincent secoua la tête et se pencha en avant. Le sang coulait sur ses mains. Le blessé le regarda. Il avait compris la réponse de Gabriel. « Je suis tué », dit-il en bafouillant.

— Penses-tu, dit Vincent. Tu essaies de te rendre intéressant.

— Je l'ai compris, lui... Il tentait de voir Gabriel confondu au mur.

— Faut pas le croire. C'est un gros menteur. On va te visser une tête de bois, et tu te sentiras mieux, non ?

Le blessé sourit du coin de sa bouche non encore crispé par la mort. En remuant la tête, il se blottit dans la pliure du bras de Vincent avec un geste d'enfant malade. Vincent releva la mèche de sang et maintint sa paume à plat contre le front brûlant. Ses yeux avaient perdu toute leur dureté, et maintenant plus qu'au moment du combat, il semblait avoir repris son vrai visage. « C'est ça, dors » dit-il très doucement. Le blessé se remit à gémir et à balbutier. Inutilement, les bras de Vincent tentaient un mouvement de berceuse, comme pour marquer le rythme de ce murmure de mort qui avait été celui des forêts du Nord, lorsque la guerre était encore pure et vraie comme l'aube. Vincent écoutait avec une détresse calme l'écho de sa voix la plus profonde, et reconnaissait deux syllabes, toujours les mêmes. Pourquoi. Pourquoi.

— T'occupes pas, dit-il. Tout ça nous dépasse. Mais tu peux te laisser aller. Je suis un camarade. Le blessé râlait. « Tu entends, cria presque Vincent, camarade ; Ca-marade ! Je suis un ca-marade ! » Le bonnet glissa à terre, et le front meurtri, de son poids, retourna le visage. Les traits, maintenant, étaient calmes. Vincent

soutenait absurdement ce corps mort. Il n'y avait plus autour d'eux que le silence.

— Je crois vous pouvez laisser...

Un officier était debout près de Vincent. Sans doute avait-il entendu leurs dernières paroles. Dans son uniforme raide, il semblait guindé et ému. Vincent se leva, et grimaça en tenant son bras engourdi par l'effort. Christel et Gabriel s'approchèrent.

— Vous étiez... Il cherchait ses mots. Vous avez été très... bon pour cet homme. Je veux seulement vous dire... merci. Il tendit la main. Vincent la serra machinalement, stupéfait. Vous pouvez aller ! L'officier avait repris son ton naturel. Il donna l'ordre aux soldats de laisser passer. On chuchotait dans la nuit. Plusieurs suspects avaient été immédiatement arrêtés. Une femme pleurnichait. Les soldats insultaient les civils à voix basse. De vagues fumées dansaient dans la rue éteinte. Vincent et Christel marchaient vite, tremblants d'énervement. Tout cela est si absurde, pensa Gabriel, et il crut que tout était fini.

C'est à ce moment qu'un long cri de bête courut au ras des toits, alluma d'autres cris sur son passage, et que la ville connut sa menace.

Ils étaient descendus au plus proche abri, une voûte puissante écaillée de faïence, bariolée d'images aux couleurs violentes. La foule s'y allongeait avec bonne humeur. On échangeait des plaisanteries. « La bombe, quand elle arrive, elle fait comme ça ». Sifflement de plus en plus grave. « Alors, quand ils se sont trompés, elle repart, comme ça ». Sifflement de plus en plus aigu. On riait. « Il ne se passera rien » disait quelqu'un, « c'est le Commandant qui veut faire peur à son petit garçon, parce qu'il s'est mal tenu à table ». « Cela ne doit pas vous inquiéter », disait un jeune homme à sa compagne, « il y a aussi peu de chances d'être touché que de gagner à la Loterie ». « Mais... disait-elle, c'est que j'ai gagné à la Loterie ». Peu à peu, les plaisanteries s'usaient. Les plus vieilles ressortaient, dernier recours contre le silence. Mais le silence venait quand même ; lentement, il se glissait entre les groupes, les voix se faisaient basses, comme dans une église, la grande cathédrale de la peur. Enfin, elles se taisaient. Alors, on entendait, très haut, le bourdonnement des machines, et les premiers appels de canon.

Gabriel avait tenté de reparler à Vincent de son jeune mort. Il s'était détourné brusquement, et Christel l'avait regardé avec inquiétude. Ce n'est pas la haine, pensait Gabriel. C'est au-delà de la haine. Il avait espéré un moment que la puissance des hommes n'était pas aussi nouvelle, que ce n'était au fond qu'un nouveau masque sur le vieil instinct de combat. Et puis cette fraternité profonde du meurtrier et de sa victime... Christel semblait moins obscure, sur ce point. Elle haïssait, elle, fortement. Gabriel revoyait avec une sorte de fièvre les heures de cette étrange soirée. Vincent était sûr de mourir. Il le lui avait dit, dans les jardins déserts, au bord du fleuve, quand il n'était encore qu'un garçon confiant au regard dur. Et tout était si différent...

Gabriel devinait que le plus humiliant pour Vincent était cette pitié vraie qui l'avait sauvé comme une ruse.

Les coups se firent plus proches. Le sol trembla légèrement. Un bruit de moteurs courut depuis le fond des voûtes, devint un miaulement rouillé, et disparut dans un éclatement de pièces. « Maintenant, passez les piétons », dit un homme, et l'on se remit à rire. D'autres coups frappèrent, très loin, couverts par la cadence brève des armes rapides. Les moteurs tournaient au-dessus de la ville.

Vincent passa la main sur son front, et s'éloigna. Gabriel et Christel respectèrent sa solitude. Il se tenait à l'entrée du tunnel. Son visage était très las.

— Peut-être a-t-il besoin de vous... murmura Gabriel.

— Je ne crois pas, dit Christel. Je ne sais pas ce qu'il va chercher là-bas, mais... j'ai l'impression que ce n'est pas moi. Elle regarda fixement Gabriel. Pour la première fois, tout à l'heure, nous n'avons pas eu une émotion qui nous soit commune. C'est grave, dit-elle sur le ton même du Père, lorsqu'il parlait de leur amour.

Les moteurs se groupaient, très loin, amorçaient un retour d'animaux traqués.

Christel parlait. Gabriel avait compris qu'elle ne s'adressait plus à lui, mais à Vincent, immobile, qui ne l'entendait pas.

— Jusqu'ici, les êtres les plus proches que j'aie connus étaient encore à des distances incroyables, et nous... Il a fallu que nous souffrions beaucoup l'un par l'autre pour parvenir à cela. C'est au mal que nous nous faisons que nous nous sommes recon-

nus. Elle baissa la voix. C'est à l'étendue de ma douleur que j'ai mesuré toute la joie que tu serais capable de me donner...

— L'essentiel vous reste en commun, dit Gabriel.

— L'essentiel, dit Christel, c'est que tout nous soit en commun.

Les moteurs revinrent, bêtes chassées. Le bruit se gonfla, érailla les parois, déchira les pensées. Pendant quelques secondes, il fut l'unique élément des gens du tunnel. Puis un sifflement vint le rayer, de plus en plus grave... Ils comprirent. Déjà, la plupart des hommes s'étaient jetés à terre, entraînant des femmes. Vincent leva la tête. Christel était restée debout, et ouvrait la bouche dans un grand appel muet... Le choc fut sombre, sans flamme. Les bruits se séparèrent, avec les couleurs. Quand ce puzzle reprit sa place, l'extrémité du tunnel achevait de s'effondrer. Plusieurs personnes y restaient prises, ou avaient roulé plus près, mutilées. Vincent était renversé parmi elles. Intact. Beau. Mort.

Gabriel le savait. Cela devait être. Et cela était bien. Ce qu'il ne savait pas, c'était que Christel, loin de lui maintenant, prise par la foule, se jetait sur le premier guerrier venu, lui arrachait son poignard, frappait... Un autre guerrier tira, au petit bonheur. La foule s'agita comme un poulpe blessé. Des rixes éclatèrent. Les soldats tentaient de se grouper près de la sortie. On les piétina. Et ce fut une effrayante pantomime. On emmenait Christel, repliée sur elle-même dans le geste des momies, déjà prise par une douleur d'un autre monde. Dans un silence crispé, les coups jaillissaient au hasard. La foule se détendait soudain comme une farandole, enlaçait quelques soldats désordonnés, et cognait. Personne ne prit garde au dernier cri de bête sur les toits, qui éloignait la menace. La foule ondulait, poussait des soupirs de fauve. D'autres hommes d'armes vinrent, qui la divisèrent. On se battit encore longtemps, et les silhouettes grotesques ou terribles s'évanouirent dans un brouillard de fatigue.

Gabriel resta seul devant le corps de Vincent. Il ne pouvait plus supporter son poids d'homme. Par la brèche du tunnel vint une chose incroyable : des hommes chantaient dans la rue, des hommes marchaient, s'appelaient... Des voix confuses, puis encore des chants... Quel est donc ce peuple ? pensa Gabriel, et il étendit Vincent, les jambes droites, les mains croisées, en gisant.

Chris MAYOR.